

MÉDOR, RAPPORTE-MOI L'ÂME SŒUR

Sur Tindog, Dogfidelity ou Animoflirt, chiens et chats cherchent des compagnons de jeu. Un moyen détourné pour leurs propriétaires de faire des rencontres « bestiales »

On connaissait Tinder. Voici Tindog. Le profil de Dino, bouledogue de 6 ans, intrigue. « Le charme de Brad Pitt, à poil et à quatre pattes. La nuit, je couine et je ronfle. Pendant les vacances, je pisse sur les fleurs et je chasse les sangliers. Je suis le capital sympathie du mec au bout de la laisse. » Le mec au bout de la laisse, c'est Romain, qui souhaite garder l'anonymat. Le célibataire apparaît en médaillon sous la photo de son chien. Sur Tindog, Dino et son maître viennent chercher des compagnons de balades, d'activités sportives... et « plus si affinités ».

Dogfidelity.com, sorte de « Facebook canin » inauguré en juin, Animoflirt.com, AnimauxLovers.com... De plus en plus de sites investissent cette niche où l'animal domestique se fait l'entremetteur de la rencontre humaine. « Dans notre société individualiste, l'animal est un compagnon de vie pour le célibataire. Mais il joue également ce rôle désinhibiteur et ouvre l'individu sur le reste du monde », constate Thierry Maupas, cofondateur de Dogfidelity.

« L'animal, lui, ne partira pas ! »

« Promener son chien dans la rue n'implique pas nécessairement un contact, relève Chantal Ohayon, fondatrice du site Animoflirt. Encore faudrait-il que les propriétaires daignent déjà répondre à de simples bonjours ! » Sur son site, lancé en avril 2015, chacun de ses 1500 inscrits « se trouve face à un individu qui a les mêmes préceptes que lui ». « L'animal domestique sert de filtre. Il dit instinctivement : "Si tu es passionné d'animaux, on pourra s'entendre" », considère Nicolas Guéguen, chercheur en sciences du comportement à l'université de Bretagne-Sud et coauteur d'une étude sur « le rôle du chien dans la facilitation des interactions sociales entre humains » (Anthrozoös, 2008).

« Une personne qui n'aime pas les animaux ne peut pas vivre avec moi ! », lance, intransigent, Julien Muller, créateur, en mai, de Tindog, qui compte 5 000 membres actifs, à la fin septembre. Un point de vue partagé par Jean-François, séparé, sans enfants, qui souhaite conserver l'anonymat. « Si elle n'aime pas mon chien, elle repart d'où elle vient, c'est clair et net ! Je ne le quitterai pas pour une femme, assène-t-il. Je l'ai déjà fait et ça n'a servi à rien. » Inflexibles, ces célibataires ont établi avec leur chat ou leur toutou un lien

fort, surtout en cas de vide affectif après une séparation ou après le départ d'un enfant. « L'animal, lui, au moins, ne partira pas ! », rappelle M. Maupas.

« Potentiel destructeur »

Si Médor est le meilleur ami de l'homme, il n'est pas nécessairement celui de sa petite amie. Et inversement. Allergie aux poils, phobie, dégoût pour tout ce qui bave ou s'immisce sur la descente de lit... Autant d'occasions de se regarder en chiens de faïence.

Partager une passion pour les animaux ne fait évidemment pas tout, mais cet « amour » pose les fondations d'une relation. Un peu comme un couple qui partagerait un même intérêt pour le cinéma américain ou la peinture flamande. « Sauf que ce "loisir", lui, s'installe sur le lit et doit être sorti par temps de pluie, ironise M. Muller. C'est une somme de contraintes qui pèsent sur le cou-

ple, sur son habitat, ses finances, son temps libre et ses congés. Il ne faut pas mésestimer le potentiel destructeur de l'animal. »

Et si, finalement, les animaux ne s'entendaient pas ? « Les maîtres ne pourront pas cohabiter si le chien, le chat ou le furet en a décidé autrement », estime M. Muller. « Elle aimait les animaux et l'entente s'est établie sans accroc avec Ricky, mon teckel croisé yorkshire, explique

« SI ELLE N'AIME PAS MON CHIEN, ELLE REPART D'OÙ ELLE VIENT, C'EST CLAIR ET NET ! JE NE LE QUITTERAI PAS POUR UNE FEMME »

JEAN-FRANÇOIS
adepte de Tindog

Jean-François, à propos de sa dernière conquête en ligne. Les animaux ne s'y trompent pas, ils savent lorsqu'on les aime. Mais cela n'a pas suffi... Et puis, son chien adorait l'eau, pas le mien », confie-t-il.

Le chien, surreprésenté, règne en maître sur ces sites de rencontres pour passionnés d'animaux, dont 70 % des inscrits sont des femmes. Une alléchante « partie de chasse » pour les propriétaires masculins. « Sur Tindog, les filles recherchent à parts égales à rencontrer des filles comme des gar-

çons, les contacts établis sont sans équivoque, axés sur le chien et la balade, alors que les garçons sont à 89 % en quête d'un contact féminin », souligne Julien Muller, pour qui les intentions masculines sont limpides. « Ils se servent de leur chien pour draguer, un point c'est tout. » Et ils auraient bien tort de s'en priver.

Selon les conclusions d'une étude israélo-américaine parue dans le *Journal of Evolutionary Psychology*, en 2013, posséder un chien accroît l'attrait de son maî-

tre – même si ce dernier est un goujat, précisent les chercheurs. L'animal confère à l'homme un fort potentiel à l'empathie, aux attentions et au dévouement pour l'autre. « Les animaux sont le réceptacle de valeurs qui font sens, telles que la compassion, la sensibilité, la responsabilité et tout ce qui gravite autour de la notion anglophone du care, c'est-à-dire : prendre soin de soi et des autres », confirme Marianne Celka, docteur en sociologie de l'imaginaire.

« La présence de l'animal aux côtés de la femme avec qui j'engage une conversation me met en confiance. Il est le témoin d'une certaine aptitude à la stabilité, à prendre soin de l'autre, à lui être fidèle et à l'aimer aussi, concède Gérard, divorcé, deux enfants et trois chats, qui souhaite conserver l'anonymat... Alors, pourquoi pas moi ! » ■

MARLENE DURETZ



GIULIA DANNA LUPO

Lâchez-vous, cassez tout !

Payer pour détruire un ordinateur à coups de massue ou pulvériser des assiettes contre un mur... Un marché du défouloir qui se développe

Dans une pièce insonorisée, un jeune homme en costume s'en prend violemment à une imprimante. Alternant les coups de batte de baseball, de club de golf et de barre à mine. « L'imprimante est au cœur de beaucoup de frustration. Celle-ci procure l'une des meilleures expériences destructives, en raison de son taux de résistance : il faut jusqu'à 30 coups pour en venir à bout », estime Tim Cheung.

A Toronto, il vient d'inaugurer la Rage Room, dont il est le cofondateur. Un endroit étrange où une trentaine de candidats hebdomadaires viennent passer leurs nerfs en pulvérisant des objets impropres à la vente – et scrupuleusement recyclés –, parmi lesquels des chaises, des réveils ou encore des nains de jardin.

« Une femme s'est présentée pour réduire en poussière la figurine d'un couple en tenue de mariés », raconte M. Cheung.

« Diktat de l'informatique »

Outre-Atlantique, cet art de l'exutoire a pignon sur rue. A Dallas, la Anger Room, créée par Donna Alexander en 2011 au sein de la Battle Sports, attire plus de 700 personnes par mois. Au menu défouloire, des sessions qui vont du « I Need A Break », de cinq minutes, à la « Total Demolition », de vingt-cinq minutes. Pour s'y adonner, le « casseur » doit préalablement enfiler une combinaison de protection, des gants, un casque et des lunettes. « Les clients ont un penchant pour les verres et le matériel de bureau », constate M^{me} Alexander, pour qui

le concept « est une des solutions les moins coûteuses du marché pour atténuer le stress ».

Lâchez-vous, cassez tout ! C'est aussi le mot d'ordre de l'atelier « Destruction massive », proposé partout en France depuis 2009 par 10Torsions. « Cette prestation permet aux salariés – nous avons abandonné notre offre aux particuliers – d'avoir un comportement violent dans un cadre autorisé », explique Olivier Bourgeois, gérant de l'entreprise spécialisée dans le team building insolite. Et, plus que la faïence, l'ordinateur est ici « une cible de prédilection pour tous ceux qui subissent le diktat de l'informatique ».

En toute sécurité, le salarié peut expulser son trop-plein d'énergie négative pour « reprendre l'ascendant sur la machine ». Mais casser

« L'IMPRIMANTE PROCURE L'UNE DES MEILLEURES EXPÉRIENCES DESTRUCTIVES : IL FAUT JUSQU'À 30 COUPS POUR EN VENIR À BOUT »

TIM CHEUNG
cofondateur de Rage Room

n'est pas une fin en soi. Au-delà de la destruction défouloire, cet atelier s'achève pour les salariés par des activités créatives, au cours desquelles la faïence devient mosaïque et les composants informatiques, sculptures 3D. « Mais cette explosion émotion-

nelle reste éphémère et infertile si l'intelligence – un cadre thérapeutique adéquat – ne prend pas le relais », souligne Philippe Grauer, directeur du Centre interdisciplinaire de formation à la psychothérapie relationnelle.

Se sentir plus léger

Certes. Reste que, « quand on casse, on se sent plus léger. Cela ne règle pas le problème pour autant... Mais c'est un acte très fort qui laisse rarement indifférent », observe Ilan Zemmour, fondateur et gérant de l'agence parisienne de team building MadCityZen. Dans ces moments de destruction organisée, les salariés sont invités à fracasser contre un mur des assiettes sur lesquelles ils ont préalablement inscrit des mots au marqueur. « Pa-

tron, contrat, e-mail, réveille-matin et plus rarement belle-mère symbolisent des points de tension qui font mal et que l'on cherche à évacuer ici. »

« Un coup de club de golf dans un smartphone qui nous pourrait la vie, c'est un vrai bonheur », convient M. Bourgeois. Pourtant, ce type de séminaire d'entreprise rencontre beaucoup moins de succès qu'à ses débuts. « En France, anéantir un bien reste connoté négativement, malgré le sens que l'on s'efforce d'y donner, reconnaît M. Bourgeois. Les entreprises craignent que cela finisse par se savoir, que cela nuise à leur image. » Alors que leurs employés viennent lui confier en catimini « qu'ils avaient toujours rêvé de faire ça » ! ■

M. DU.